

Quatre jours dans l'Orléanais

26 au 29 avril 2012,

avec les Amis de la cathédrale d'Amiens

Marie-Claude ZEISLER-DECOUT

Spécialiste de Jeanne d'Arc depuis quelques années, auteur d'un ouvrage « Moi, Jehanne, captive... », Madame Zeisler a bien voulu nous livrer le contenu de ses notes prises lors de notre voyage. Elle nous fait part de ses impressions et de ses découvertes.

Jeudi 26 avril 2012

Nous avons prévu de prendre le car à l'arrêt du Crédit Agricole. Nous sommes deux couples à attendre et nous faisons connaissance du frère de Bruno Tabuteau, membre également du Bureau des Amis des Musées et de son épouse. Je ne connais quasiment personne, mis à part le couple des organisateurs, Madame et Monsieur Lévêque, et un autre couple, également « amis des Musées », M et Mme Bollaert. Je reconnais Mireille Chapuis dont Pierre connaît bien l'époux. Je découvre le Président, son épouse, Bernard Perdu et son épouse. Tout au long des quatre jours, je réclame une liste des participants sans succès.

Après une pause rituelle sur l'autoroute, nous arrivons à Orléans pour déjeuner à la brasserie « Le Lutétia », juste en face de la cathédrale. Des essais du tramway sont effectués devant nous. Il va être inauguré dans quelques jours. Les menus du séjour nous ont été distribués et nous apprécions le céleri rémoulade, le rôti de porc aux pruneaux, accompagné d'un gratin de pommes de terre « fait maison » et, pour terminer, un clafoutis aux griottes : l'ambiance est sympathique, nous accueillons un couple de la région et une dame venue de Reims.

Visite pédestre d'Orléans

Une guide charmante vient à notre rencontre à l'Office de Tourisme situé à côté de la cathédrale pour un circuit découverte de la ville « au Moyen Age et à la Renaissance ». Nous empruntons la Place de l'Étape et par la rue d'Escures, ami du roi Henri IV, nous admirons le jardin Groslot, remanié au XIXème avec l'implantation de quatre pavillons bourgeois. Ce jardin rappelle la Place des Vosges à Paris. C'est l'occasion pour la guide de nous rappeler la raison pour laquelle cette place, précédemment place Royale, a reçu ce nom, après la défaite de 1870 : le Département des Vosges ayant été le premier à s'acquitter des indemnités de guerre mises à sa charge. Quelques arbres originaux sont photographiés : le tulipier de Virginie, l'arbre aux mouchoirs (*Davidia involucrata*), un ginkgo biloba ...Un vestige de la chapelle Saint-Jacques construite par les pèlerins au XVème siècle et réédifiée en 1883 constitue un mur qui retient la marque des crues de la Loire : 1946, 1956 (2m de haut), 1966.

Nous rejoignons la Place du Martroi, où se trouve la statue équestre de Jeanne d'Arc (1855). Les boulevards du XIXème ont repris le tracé des remparts du XIVème, des soubassements et des vestiges ont été retrouvés, mais priorité est donnée au tramway et la place va être refaite. Le martroi est l'ancien nom du « marché au blé ». La rue Royale conduit au pont Royal (George V) que la marquise de Pompadour « le plus lourd fardeau de France » a franchi pour rejoindre son château de Ménars. Des zones piétonnes sont installées sous les arcades et la guide nous évoque le « plan lumière » qui donne un très bel éclairage nocturne.

Nous regardons le bâtiment de la Chancellerie qui conserve les archives du duché d'Orléans, avec son rythme ternaire et ses chapiteaux ioniques, la Chambre de Commerce. Orléans était un grand port de commerce. Le vin restait parfois plusieurs mois à quai (vin aigre). Orléans est la capitale du vinaigre. Les vinaigriers se comptaient entre 200 et 300, aujourd'hui il n'en reste plus qu'un. Nous arrivons Place du général de Gaulle où se trouve une maison Renaissance, la Maison de la Porte Renard, à pans de bois. La maison où Jeanne d'Arc, arrivée le 24 avril 1429, reste 10 jours chez le Trésorier qui l'héberge, a brûlé pendant la seconde guerre mondiale. Reconstituée, elle accueille les touristes au rez-de-chaussée. Le grand spécialiste actuel de Jeanne d'Arc est Olivier Bouzy. Nos pas nous mènent ensuite devant le Musée historique et archéologique ou ancien Hôtel Cabu que nous visiterons le lendemain. En face se situe l'ancien « Hostel de ville » ou Hôtel des Créneaux, aujourd'hui abritant le Conservatoire de Musique.

Nous remarquons de très grandes fenêtres, des tours à échauguettes et la coquille Renaissance (Vénus). Nos pas nous amènent vers le quartier ancien d'Orléans, réhabilité en 2003, avec une pierre de Souppes-sur-Loing, très claire qui capte la lumière. L'éclairage à basse consommation (une ampoule consomme 70 watts) est dirigé vers le bas. Quelques maisons anciennes sont offertes à notre vue : rue des Petits Souliers (N°1), rue de la Cholérie (N°10). Des clous sur le sol indiquent des itinéraires. Le nom d'Orléans viendrait de l'empereur romain Aurélien : Orléans (= cité d'Aurélien). Nous faisons halte devant la maison d'Alibert, un commerçant, devenue lieu de culte protestant, puis la maison de l'ours (ou du sanglier, enseigne de la rue des Bouchers, en pente pour que le sang puisse s'écouler vers la Loire). La rue des Tanneurs est à côté : ce sont des rues à l'écart, à cause des odeurs (le chêne est l'emblème du tanneur). Nous sommes passés par la place du Châtelet, lieu des Halles de type Baltard, dont il ne reste rien. Tout un complexe a été reconstruit. La rue de l'Empereur se réfère à Charles Quint. Sur la place saint Pierre Empont (en pont) se trouve l'église Chrétienne évangélique et nous photographions la statue de Jean Calvin. Au XVIIème siècle, Orléans comptait 300 maisons à pans de bois. Les façades sont cachées avec des enduits. La plus ancienne maison subsistant date de 1394. Notre guide nous amène à l'église Saint-Aignan où nous avons rendez-vous avec des Amis de la cathédrale d'Orléans dont le Président est Monsieur Laborde (au nombre de trois, ils nous feront visiter également le lendemain la cathédrale Sainte-Croix).

L'église Saint-Aignan et sa crypte romane

L'église, construite dans une enceinte gallo-romaine, sous le règne des fils de l'empereur Constantin (le parking actuel a été construit sur le cimetière) s'appelait à l'origine Saint-Pierre aux Bœufs : elle a été deux fois bombardée, en 40 par les Allemands, en mai 44 par les Alliés. La crypte était un lieu de pèlerinage au Moyen Age, car elle recueillait les corps de 5 saints confesseurs et martyrs (Euspice, Monitor, Flosculus, Baudelius et Scubilius). Les fidèles devaient monter pour voir et vénérer les reliques. Dédiée à Saint-Aignan, mort en 453, elle conserve dans la châsse (1896) un morceau d'os. On dit aussi qu'elle conserve les restes de la mère de Saint-Loup, Agia. L'église a compté 46 abbés. Dissoute en 1790, elle fut rouverte en 1802 pour devenir une collégiale royale. N'oublions pas que les d'Orléans sont le berceau des Capétiens. Le retable a été offert par Louis XIII, les stalles ont été installées en 1677, Charles Péguy y fut baptisé le 13 avril 1873.

Nous nous promenons sur les quais de la Loire, fleuve majestueux et impressionnant, en attendant le car qui vient nous chercher pour nous conduire à l'hôtel Ibis, rue du maréchal Foch où un apéritif de bienvenue nous est offert, suivi d'un repas sympathique (confit de canard) qui nous permet de tisser des liens avec nos voisins de table.

Vendredi 27 avril

L'ordre des visites est inversé et nous commençons par la cathédrale, où le Recteur nous souhaite la bienvenue.

La cathédrale Sainte-Croix

Elle est l'aboutissement de plusieurs constructions :

- au 1^{er} siècle, un temple gallo-romain,
- aux 4^{ème}-5^{ème} siècles, fondation par Saint-Euverte, l'évêque d'Orléans, Saint Aignan lui aurait succédé,
- puis vient une basilique carolingienne au VIII^{ème} siècle,
- la cathédrale gothique a été édifée au cours de 5 siècles (du XIII^{ème} au XVIII^{ème}),
- reconstruction en 1858.

Jeanne d'Arc a vu ce que nous voyons. Dans les pierres de la cathédrale est inscrite toute l'Histoire de France : 2 vitraux l'expliquent : Henri IV et Marie de Médicis ont donné leurs propres deniers. Louis XIV a offert en 1687 la rosace (Roi Soleil), « nec pluribus impar » = « A lui seul il en vaut plusieurs » trois rois de France y ont été sacrés :

- Charles le Chauve, le 6 juin 848, petit-fils de Charlemagne.
- Hugues Capet, en 987 est d'abord sacré à Noyon le 1^{er} juin, puis à Orléans avec son fils le jour de Noël. (en 989, toute la ville a brûlé).
- Louis VI le Gros en 1108.

Philippe 1^{er} est mort à Saint-Benoît-sur-Loire. Jeanne d'Arc est venue dans le chœur. L'autel de la chapelle est en chêne de Russie (architecte Jacques Gabriel). Il a été édifié sous l'épiscopat de Mgr Dupanloup, sénateur, député. Thiers venait prendre conseil auprès de lui. Le tombeau de Mgr Dupanloup comporte une croix archiépiscopale alors qu'Orléans n'est pas un archevêché. La voûte s'élève à 32 m, la longueur est de 147 m.

Nous sommes divisés en trois groupes : j'appartiens au 1^{er} qui commence la visite par le sous-sol archéologique où nous admirons une cuve baptismale, des extraits de mosaïque, des sarcophages sous la conduite d'un passionné. Nous aurons aussi la chance d'entrer dans la sacristie pour admirer des peintures récemment découvertes sous un enduit protecteur, mais aussi dissimulant des merveilles.

L'hôtel Groslot

Il s'agit de l'ancien Hôtel de Ville, malheureusement, notre visite est menée tambour battant, car la municipalité accueille à midi pour les féliciter deux jeunes gens qui ont, quelques jours auparavant, courageusement sauvé de la noyade un sexagénaire qui était tombé dans la Loire. Nous retrouvons avec plaisir notre guide de la veille et nous visitons successivement

- La salle Jeanne d'Arc avec son portrait peint par Ingres, dont l'original est au Louvre, et que la guide qualifie de « plus masculin » le projet de Jeanne d'Arc en bronze sur son cheval, prévu pour la Place du Martroi, sur les fauteuils au nombre de 17 il est interdit de s'asseoir (coût de la restauration : 5000 euros par fauteuil !), nous admirons également le plafond.
- L'ancienne salle du Conseil Municipal : 30 fauteuils pour 55 élus en très beau cuir de Cordoue. Le nouvel Hôtel de Ville se trouve juste en face de l'Hôtel Groslot.
- La salle des gardes ou des pas perdus.
- La salle des mariages, dite aussi « chambre François II » car il y est décédé ; c'est l'ancien bureau du maire. Nous y voyons un coffre offert par Louis XI et un coffre offert à François 1^{er} et son épouse la reine Claude, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne en cadeau de mariage (en 1532, grâce à ce mariage, la Bretagne est rattachée au domaine royal).



Nous sortons rapidement et la guide nous présente à l'extérieur l'architecture de l'hôtel : il date du XVI^{ème} ; il est en calcaire de Beauce avec des briques rouges et noires de Sologne. Le symbole de Louis XII est le porc-épic, la lune pour Henri II, pour Henri III, trois couronnes : la Pologne, la France et le ciel : H pour Henri IV, la salamandre pour François 1^{er}. Le double escalier d'accès date du XIX^{ème} et bien sûr la statue de Jeanne d'Arc est due à Marie d'Orléans.

Nous retournons pour le déjeuner à la Brasserie Lutétia, comme la veille et nous nous acheminons à pied vers l'Hôtel Cabu, Musée archéologique et historique.

L'Hôtel Cabu

Nous sommes divisés en deux groupes : le premier dont je fais partie commence par le trésor gallo-romain de Neuvy-en Sullias. Le 27 mai 1861, sept ouvriers découvrent une trentaine d'objets, animaux et personnages. Ils sont rassemblés dans deux vitrines et une exposition centrale, les autres vitrines exposent des ouvrages de la même période et sont exposées également des stèles funéraires. Nous admirons le dieu Esculape, Hercule enfant, Mars, « la grande danseuse », femme et homme en mouvement, l'homme vêtu de braies...

Pour nous faire patienter, en attendant l'autre groupe, la guide nous montre la rue Charles Sanglier avec trois façades Renaissance : l'une (1560) présente des « larmiers » avec des petits personnages, l'autre (1540) un décor de losanges dans les parties hautes, la troisième, au premier étage, trois croisées. L'Hôtel Cabu est dit aussi « Diane de Poitiers » car elle y aurait séjourné.

Enfin, je me réjouis de pénétrer dans la salle de mon héroïne qui a été ouverte en 2011. Nous y découvrons Jeanne d'Arc, de mille manières, le plus ancien document étant la tapisserie du château de Loches.

Le car nous emmène au musée Campanaire-Bollée, célèbre fonderie de cloches. (À noter qu'un participant est venu à pieds : environ à 3 km d'Orléans !)

Musée Campanaire-Bollée

Nous sommes accueillis par Dominique Bollée, fondateur de la huitième génération depuis 1715, qui nous annonce, qu'à 73 ans en septembre 2011, il a cessé son activité. Un groupement d'entrepreneurs a repris. On les appelle « électriciens ». Ils sont sept (SAS Bollée cloches et carillons), cent cloches par an sont fondues, dont la moitié est destinée à l'exportation. Il y a trois fonderies en France : avec Orléans, Villedieu-les-Poêles et Annecy (Packard). On fait sonner une cloche sur une note précise : en 1866, on est passé du « bruit » à la musique ! Le marteau est en bois sauf en Afrique ou au Vietnam où il est en métal. Quand on dit métal, il s'agit de bronze, d'airain ou de cuivre. Le cuivre donne la sonorité et l'étain rend malléable (78% cuivre 22% étain). Le moule qui a servi pour la cloche ne sert jamais deux fois. Il est toujours cassé. La cloche est nettoyée avec une ponceuse électrique.

Nous évoquons la cloche magistrale que nous avons vue à l'entrée de la cathédrale : elle s'appelle « Jeanne d'Arc », elle pèse 6 tonnes et a été refaite à Annecy. Puis nous observons le treuil réalisé en 1898 par l'arrière-grand-père de M. Bollée, et qui nécessite 5 hommes pour le manier, le four à bois avec les décorations d'origine, l'établissement étant le seul à en posséder un. Nous apprenons qu'Amédée Bollée a créé en 1873 la première automobile ! en 1888 la première machine à calculer et aussi en 1870 une mitrailleuse capable de tirer 90 balles (« le tue belle-mère » !)

Une cloche a toujours la même forme ; il faut toujours établir le rapport diamètre/épaisseur. A la question du prix de revient d'une cloche, il est répondu qu'elle est vendue 25 euros le Kg, à la question du sens de « Maître saintier », il est répondu que cela vient du « seing » = sceau.

Voilà, nous parcourons encore, émerveillés par tant de prouesses techniques et l'originalité de ce travail exceptionnel, l'atelier de dépôts où s'éparpillent des moules cassés. Une ancienne éolienne (classée) décore aussi l'extérieur de la fonderie. Ce fut réellement une visite prenante et nous sommes un peu attristés par la fin de cette ère Bollée. Nous retournons à l'hôtel pour le repas du soir : Pierre et moi effectuons une promenade nocturne jusqu'à la Place du Martroi pour voir les éclairages. Au passage, la magnifique médiathèque, l'énorme église Saint-Paterne, et dans la rue qui mène à la Place, nous dénombrons au moins de 27 agences immobilières !

Samedi 28 avril

Le car nous emmène à Cléry-Saint-André. Bien sûr, nous reprenons en chœur la comptine célèbre : « Orléans, Beaugency, Notre-Dame de Cléry, Vendôme, Vendôme ». Nous aurons l'occasion plusieurs fois de la chanter au cours de notre périple.

La Basilique Notre-Dame

Nous y sommes accueillis par le diacre qui nous fournit des explications très riches et détaillées : le premier visiteur de l'église fut le roi Saint-Louis en 1246. L'origine de la construction de l'église est la découverte par un cultivateur d'une petite statue en bois. Dès lors, un oratoire est édifié, lieu

incessant de pèlerinages que ne viendront jamais interrompre les guerres. Mais les guerres de religion provoquent l'incendie. En 1310, Philippe IV le Bel fait construire une première église. Le temps passe, la deuxième histoire de l'église s'opère avec Jeanne d'Arc qui n'est jamais venue ici, mais Dunois, l'un de ses compagnons d'armes y est enterré. De nouveau l'église brûle. C'est alors que Louis XI, fait le vœu, après avoir gagné la bataille de Dieppe en 1443, de faire reconstruire Notre-Dame de Cléry. L'église en gothique flamboyant est achevée en 1494 : elle mesure 80 m de long et 27 m sous voûte. Ensuite, le roi qui ne veut pas être enterré à Saint-Denis fait vœu de prolonger l'église en aménageant 3 travées. Il assistait aux offices dans un oratoire situé au 1^{er} étage au-dessus de la sacristie d'où il pouvait voir le célébrant de la messe par une petite fenêtre. Pour monter à cet oratoire nous escaladerons un escalier tournant. Cet escalier, à noyau évidé en pierre, n'existe qu'en trois exemplaires en France, à Cléry, Cordes et Lyon. Personnellement, j'en ai escaladé un en Allemagne, à Putbus. Bien sûr, nous sommes plusieurs à descendre dans la crypte pour jeter un coup d'œil sur le crâne de Louis XI et celui de son épouse.

En 1896, le curé de l'église fit des recherches et trouva le tombeau de Charlotte de Savoie, seconde épouse du roi. En août 1483, a été enfermé dans une colonne le cœur de Charles VIII. La Vierge en chêne date de 1440 : elle présente Jésus au monde. Le vitrail le plus ancien exprime la Pentecôte (Esprit Saint dû à Henri III) , le vitrail de gauche montre Dunois, dit « le Bâtard d'Orléans », cousin du roi, et Jeanne d'Arc à Chinon . Les stalles ont été offertes par Henri II et Diane de Poitiers. La dédicace a été faite en 1670 : « La Vierge a pleuré sur les malheurs de la France ». En 1894, l'église a été consacrée basilique : elle abrite l'umbellino jaune et rouge.

Dans la chapelle du Saint Sacrement sont inhumés Dunois et son épouse Marie d'Harcourt et leurs trois enfants. Ils ont été profanés à la Révolution. Il y a un tableau classé qui représente la mort de Saint Joseph, dans la chapelle Saint Jacques, se trouve une statue en bois polychrome du XVI^{ème} siècle, on reconnaît l'influence bretonne (Anne de Bretagne) dans le plafond Renaissance avec des cordelières et des hermines (architectes : les frères Pontbriand).

Le château de Meung-sur-Loire

C'est l'un des plus anciens et des plus vastes du Val-de-Loire. Jusqu'à la Révolution, il servit de résidence aux évêques d'Orléans. Il est surnommé « le château aux deux visages », car, « côté ville, la façade puissante a conservé l'austérité des forteresses du Moyen Age et, côté jardin, le bâtiment nous offre l'image d'un château de plaisance caractéristique de l'architecture classique du XVIII^{ème} »

Nous sommes accueillis par le couple des propriétaires : chacun d'eux emmène un groupe. Je fais partie du groupe emmené par l'homme qui commence par nous dresser un historique du château, à l'origine le premier château a été construit par un cousin de Saint-Louis, Liphard, à laquelle l'église voisine est dédiée. Magdunum a donné Meung ; le château comporte 4 tours, mais deux sont du XI^{ème} siècle, il y avait un ancien pont-levis, une voie romaine menait jusqu'à la Loire.

Mais c'est surtout, du XII^{ème} au XVIII^{ème} siècle une résidence des évêques d'Orléans. Le dernier d'entre eux, Jarand de La Bruyère qui vécut au château, arriva en 1772 exilé de Versailles par Louis XV. Il fit alors édifier la chapelle où l'on entre par l'antechapelle. Le côté jardin du château fut rénové en lui donnant une façade classique.

A la Révolution, le château fut vendu comme bien national. L'acheteur Jacques-Jean Lecoulteux du Molay fut aussi le fondateur de la Banque de France.

Depuis quelques années, le château est une demeure privée ouverte au public.

Propriétaire depuis seulement 2 ans du château, notre hôte-guide nous mène à la rencontre de salles qu'il a aménagées suivant des thèmes de la vie quotidienne : 54 marches mènent à l'herboristerie où nous voyons des bocaux à sangsues, la lingerie, la « chambre du malade » où on couchait une peau de bête sur le sol pour chasser la vermine. Dans la cuisine très richement équipée d'ustensiles anciens, nous assistons au craquage d'une allumette à l'ancienne (bravo !), puis nous visitons le magasin, la chambre de Madame de Pilles, sœur de l'évêque, la salle à manger à la française, le « Spa » de l'évêque, c'est-à-dire la chambre des baignoires. Nous découvrons les premiers chauffe-eau, les astuces des membres d'une même famille qui se baignaient dans la même eau (l'usage d'un drap pour filtrer l'eau) nous apprenons un nouveau mot : la pogonotomie ou art de couper la barbe (du grec « pogon » la barbe et du verbe « temnein » couper).

Nous descendons alors dans la salle des tortures, par un souterrain, où un impressionnant diaporama nous attend (conçu et réalisé par nos hôtes). C'est surtout le supplice de l'eau qui était le plus terrible : un prisonnier ne survivait guère plus de 6 mois, nous sommes soulagés alors par la clémence inattendue du roi Louis XI qui épargna à François Villon, prisonnier dans ces cachots, cet horrible sort !

Nous quittons le château pour aller à la glacière de 13 m de profondeur. Je me dépêche d'aller photographier la statue de Jehan de Meung (1250-1305) qui traduisit Boèce, mais qui est surtout célèbre pour avoir écrit la deuxième partie du Roman de la Rose (près de 20 000 octosyllabes).

A Beaugency, le restaurant « L'écu de Bretagne » où nous sommes attendus est un ancien Relais de Poste. Le repas nous fait apprécier une salade de gésiers et lardons et surtout un « agneau de sept heures », l'ambiance est chaleureuse, nous sommes prêts pour une petite marche jusqu'au centre de Beaugency, même si nous avons pris un peu de retard par rapport à l'horaire prévu. Nous renonçons d'ores et déjà au détour par La Ferté Saint-Aubin, d'autant plus que nous sommes conviés chez une Orléanaise, amie des Amis de la Cathédrale d'Amiens, pour un apéritif « surprise » et que le repas du soir doit être impérativement pris à 20 heures (question de gestion de salles de l'hôtel).

Beaugency

Vivait au Moyen Age, « main dans la main » avec Amiens et ce jusqu'à la Révolution !! Et oui, grâce à Saint Firmin dont le clocher du XVIème, reste d'une ancienne église, témoin de la présence ici.

Un peu d'histoire : on a trouvé des traces de vie sur le plateau, 50 000 ans avant J-C. Des objets de décoration, des bijoux ont été trouvés datant de 7 ans avant J-C. À partir du XIème siècle, une ville s'installe. Nous découvrons l'Hôtel de Ville Renaissance, la Tour de l'Horloge, le Pont de change (on battait monnaie à Beaugency). Puis nous pénétrons dans la Salle du Conseil Municipal et des Mariages où sont exposées huit magnifiques broderies : trois points sont utilisés, le dessin est fait au préalable sur une toile de lin ; elles ont été fabriquées dans un couvent. Au XVIIème siècle, la duchesse de Saint-Aignan en dresse l'inventaire, puis leur trace est perdue. Elles sont retrouvées dans l'abbatiale, et la municipalité va réhabiliter la salle et revoir l'état de ces broderies. On peut distinguer les quatre continents, l'Amérique représentée par des Indiens, l'Afrique, l'Europe, l'Asie semble attendre un heureux événement, on constate des sacrifices : la cueillette du gui, des sacrifices de chevaux, une scène de circoncision (rituel égyptien), le sacrifice d'un Indien ; on peut trouver des liens entre les continents. Les moyens financiers des Balgentiens (nom des habitants de Beaugency) au nombre de 7600 ne suffisent pas à la rénovation et protection de ces tapisseries. Néanmoins, elles ont été lavées à la vapeur en Belgique et une tentative de ravivage des couleurs a été faite.

Au-dessus de la porte, un portrait d'Henri IV qui a fait grâce de certains impôts ; le guide nous précise que toutes les armées sont passées par là. Nous lisons une citation de Virgile : « *manibus date lilia plenis* » « *Donnez des lys à pleines mains* ».

Nous quittons ces merveilles pour nous rendre par le Passage Peilleux (médecin du XVIIIème, premier historien des lieux) dans le XIème siècle, jusqu'à la Tour César, nom impropre donné à la première tour de défense du Comté de Blois, 36 m de haut, 22 m de large, murs de 4 m d'épaisseur, 2 étages. Auparavant, elle ne comptait qu'un étage, le second a été bâti au XIIIème siècle. Il n'y a plus de toit, mais le guide a la clé de la porte et, malgré la pluie, nous pénétrons à l'intérieur de cette énorme tour impressionnante dont l'État est devenu propriétaire grâce à l'intervention de Prosper Mérimée.

L'Abbatiale Notre-Dame nous permet d'entendre l'histoire de Simon 1^{er} qui, atteint de la lèpre, ouvre un jour (le 13 janvier 580) une fenêtre de son château, il est saisi par une odeur agréable, il constate que la nature est en fleurs et il est subitement guéri. Ce jour coïncide avec la découverte des restes de saint Firmin, premier évêque d'Amiens, dans un jardin de la plaine Abladène. C'est en reconnaissance pour cette guérison que Simon 1^{er} et ses successeurs accordèrent jusqu'au XVIIIème siècle des libéralités à l'évêque et au chapitre de la cathédrale d'Amiens. La première église de Beaugency (dont il ne reste que le porche surmonté d'un clocher) a été dédiée à St-Firmin.

Également le 13 janvier, les habitants du quartier de la Maille d'Or (à Beaugency) devaient présenter en l'église St-Pierre le Puellier à Orléans, une redevance au profit d'un étudiant Picard de l'université d'Orléans (Jean Calvin en a été l'un des bénéficiaires).

Les Amis de la Cathédrale d'Amiens peuvent revoir les épisodes concernant saint Firmin le Martyr (décapité en 303) sur toute la clôture Sud du chœur de la cathédrale d'Amiens, ainsi que sur le trumeau du portail gauche de la façade (découverte et translation du corps de Saint-Firmin).

C'est en 1259 que Simon III ramena de l'Abbaye de Corbie les reliques des corps des trois Saints, Fuscien, Gentien et Victorin. Ces trois Saints sont d'ailleurs représentés sur les vitraux situés dans l'abside de l'église Abbatiale ! Cette église a vu aussi l'annulation de deux mariages : deux conciles se sont réunis

- en 1104 pour l'annulation du mariage du roi Philippe 1^{er} et de la reine Berthe
- en 1152 pour celui de Louis VII le Jeune et d'Aliénor d'Aquitaine, qui explique la Guerre de Cent Ans !

Nous voyons le baptistère du XVI^{ème} et nous quittons l'église pour passer devant le clocher Saint-Firmin devant lequel se trouve notre Jeanne d'Arc Nationale qui a délivré Beaugency, point stratégique, longtemps seul pont sur la Loire entre Orléans et Blois.

Le retour en car est accéléré : nous n'avons pas le temps de nous changer : Madame Filleron nous attend, puis le repas à l'hôtel et notre désormais rituelle petite promenade nocturne, à la recherche du palais de justice d'Orléans !

Dimanche 29 avril

Déjà le dernier jour ; nous chargeons nos valises dans le car et nous faisons une première halte à Germigny-des-Prés.

Germigny-des-Prés

Germigny-des-Prés est le plus ancien sanctuaire de France. Théodulf, l'un des plus fidèles conseillers de Charlemagne avec l'anglo-saxon Alcuin est né vers 750 en Catalogne. Nommé par Charlemagne évêque d'Orléans et de Fleury (Saint-Benoît), il se réfugie volontiers dans son oratoire. A l'origine, cette église qui date de 806 est donc la chapelle privée de la villa de Théodulf. L'église comporte deux parties différentes. Ce qui frappe le plus, c'est le chœur avec la mosaïque « l'Arche d'Alliance » qui rappelle tout à fait Aix-la-Chapelle en Allemagne. La Tour lanterne au-dessus permet de diffuser une lumière naturelle et « spirituelle » sur l'ensemble. D'autres éléments sont frappants : les statues : la Vierge Royale, Sainte-Anne et la Vierge, le baptistère et une remarquable Pietà !

Saint-Benoît-sur-Loire

Le car nous a déposés au parking, nous passons rapidement à pieds devant la maison de Max Jacob, puis nous traversons la place avec ses arbres tordus coupés ras et nous pénétrons dans l'église où nous attend une messe concélébrée en grégorien par les moines bénédictins qui fêtent d'ailleurs l'un de leurs frères. Des bancs sont réservés pour l'accueil des familles. C'est un grand moment d'harmonie spirituelle ; à l'issue de la messe un repas de fête nous attend à l'« Hostellerie du château » (face au château de Sully-sur-Loire) : Kir royal, Mousseline de rascasse et sa crème légère de crustacés, dodine de poularde aux éclats de foie gras et ses petits légumes (que nous aurons du mal à identifier d'ailleurs !) feuilleté de pommes au caramel salé et glace au calvados...

À 15h15, un moine suédois, Frère Joseph, nous accueille et nous fait entrer tout de suite dans l'église, car un vent violent risquerait de gêner notre écoute.

Il commence par la biographie de Saint Benoît : né en 480, décédé en 547, et nous annonce que l'église actuelle est en fait un rassemblement de 2 églises, l'une dédiée à Sainte-Marie, l'autre à Saint-Pierre ! En effet, en 651, Aignan, alors évêque d'Orléans, établit un monastère (au nom primitif de Fleury) et une église sous le patronyme de Saint-Pierre. En 672, le Père Abbé a l'idée lumineuse d'envoyer un de ses moines jusqu'en Italie, au Mont Cassin, à la recherche de la dépouille de Saint Benoît, patriarche des moines d'Occident et fondateur de l'ordre bénédictin. Or, le Mont Cassin a été dévasté et les os de Sainte Scolastique, la sœur jumelle de Saint Benoît, ont été mélangés à ceux de son frère. Le monastère subit à plusieurs reprises le pillage des Vikings, mais au XII^{ème} siècle, la bibliothèque de l'abbaye est l'une des plus riches d'Occident ! L'église Saint-Pierre s'écroule au XVIII^{ème}. Il ne reste plus que Sainte-Marie ! La tour-porche est conçue comme un livre d'images pour la liturgie pascale et relate la vie de Marie et de Jésus. Comme les messes se multiplient, on multiplie l'édification de chapelles : l'église carolingienne n'avait que 3 chapelles ; il y a désormais

15 autels. Dans le premier transept, 2 chapiteaux sur 8, (exemple : la tentation par le diable où Saint Benoît se jetant tout nu dans des buissons d'orties et de ronces !) et 4 sur 4 dans le deuxième transept évoquent des épisodes de la vie de Saint-Benoît. L'abside est décalée, volontairement sur le souhait de l'architecte. La nef a été construite entre 1150 et 1218 : en bas, c'est du roman, en haut, en transition, du roman-gothique. Le calcaire de Nevers a été amené par bateau. Longue de 90 mètres, elle atteint entre 18 et 24 m de hauteur. Il y avait un jubé qui a été démoli au XVIIIème siècle. Notre-Dame-de-Fleury est en albâtre du XIVème : Jeanne d'Arc l'a priée là. Au bout de la nef se trouve le gisant du roi Philippe 1^{er}, décédé en 1108. Le sarcophage en dessous du dallage en marbre et porphyre du 5^{ème} siècle est intact. Mais on a perdu la moitié du dallage d'origine. Une série de 48 colonnettes met en place un faux triforium du chœur. Les chapiteaux sont sculptés avec des motifs végétaux, bibliques, celtiques, de la vie de Benoît, de Marie... Puis nous descendons dans la crypte, l'astragale de Saint-Benoît se trouve dans la châsse de Sainte-Scolastique.



Le 21 mars, c'est à la fois la fête du soleil et de Saint-Benoît. Bien sûr, les guerres de religion, la Révolution sont passées par là. La vie monastique n'a repris qu'en 1944, quand un groupe de moines de l'abbaye de La Pierre-Qui-Vire est revenu donner vie aux vieilles pierres ; actuellement, il y a 34 moines, dont 12 sont ordonnés. Frère Joseph nous signale qu'ils ne sont que 4 moines bénédictins Suédois dans le monde. Ici il est le seul de son pays et bien entendu, il connaît Saint-Anschaire, le moine de Corbie, né à Amiens qui a évangélisé les pays scandinaves. Le souvenir de Max Jacob, poète juif né à Quimper, devenu catholique à Montmartre est présent. Il a fréquenté la basilique pendant une quinzaine d'années avant d'être déporté à Drancy le 5 mars 1944 « *Passe-moi, passeur! ma promise/ mignonne Vierge à Saint-Benoît/ m'attend dans ce coin de l'Église...* » (À la vierge de Saint-Benoît-sur-Loire, 1922)

Ainsi s'achève notre périple orléanais. Après un passage à la boutique-souvenirs et les dernières photos, nous prenons la route du retour jusqu'à Amiens. Merci beaucoup à nos organisateurs, merci à Jeanne d'Arc dont nous avons retrouvé les pas (600^{ème} anniversaire de sa naissance, 583^{ème} anniversaire de la délivrance d'Orléans). Les traditionnelles cérémonies des 7 et 8 mai sont reportées aux 12 et 13 mai (en raison des élections présidentielles). Le choix de la jeune fille qui doit incarner Jeanne d'Arc se fait selon des critères rigoureux. Je suis ravie d'avoir passé ces quatre jours, excellentement organisés en compagnie de Pierre Blin et des Amis de la Cathédrale que j'espère pouvoir rencontrer à nouveau dans d'autres circonstances.